

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1979)

NOUVELLE SÉRIE

TOME 10 - 1979

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER

1979



MONTPELLIER

1979

Séance du 23 avril 1979

RÉCEPTION DU Docteur Bernard SERROU

ÉLOGE DU Professeur Paul PAGES

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mesdames et Messieurs,

Il est toujours difficile d'entrer dans un cercle de famille même si celui-ci vous accueille avec intérêt, avec amitié dirais-je. Il se produit souvent, en fait, un malaise dont l'origine peut être double. La première est dépendante du cercle qui vous accueille. Celui-ci, pour de nombreuses et différentes raisons, peut vouloir moduler et différer l'intégration de celui supposé être intégré. La deuxième est liée au récipiendaire qui perçoit cette opposition, réelle ou non, liée alors à l'inconnue que représente toujours l'appartenance à une Société nouvelle, de quelque importance qu'elle soit. L'intégration, mes chers collègues, à cette Académie au sein de laquelle vous voulez bien m'accueillir aujourd'hui, a été, pour moi, facile. Je me suis senti l'un des vôtres dès le premier jour et je tenais à vous en remercier. Il faut dire que l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier a bercé de nombreuses années de ma vie et ce, à travers l'attachante personnalité de Jean BAUMEL, mon Beau-Père, trop tôt arraché à nos cœurs alors qu'il avait encore tant à faire et tant à dire. Cette Académie, je l'ai vue maintes fois vivre devant moi, se dérouler au rythme de notre attachante vie provinciale, telle une pièce à scènes multiples, avec ses facettes différentes et colorées mais toujours séduisantes, car s'élevant au-dessus du combat quotidien. Cette Académie, la

faite de nuances multiples et subtiles, qu'il faut, à chaque pas, savoir discerner si l'on veut surmonter les obstacles qui se présentent, hélas, sur notre route ; qu'intuition, intelligence, largeur de vue, esprit d'innovation et de tolérance, remise en question, vont habituellement de pair. Comment d'ailleurs ne pas évoquer la magnifique Ecole formée et rassemblée par mon Maître, un des fleurons de l'Ecole Montpelliéraine. Dois-je d'ailleurs citer les noms, sur les lèvres de tous, de ses collaborateurs qui l'entourent avec affection et qui font la renommée de ce Centre Paul Lamarque qu'il dirige : pour ne pas les citer les Professeurs PUJOL et SOLASSOL, les Professeurs POURQUIER, GARY-BOBO et DUBOIS, le Professeur SUQUET, le Docteur GESTIN et le Docteur JEANTEUR, Professeur à la Faculté des Sciences. Je ne peux les citer tous. Que ceux que j'oublie me pardonnent. Les pauvres mots que je viens d'employer n'expriment que très partiellement l'admiration, l'affection et la gratitude que je vous porte. Soyez persuadés cependant que chaque mot était une partie de mon cœur.

Que dire de Jean BAUMEL dont de multiples éloges ont été faits ces dernières semaines ? Je ne veux pas revenir sur le Gestionnaire, le Résistant, l'Homme de Lettres. D'autres, bien plus compétents que je ne le suis, l'ont fait mieux à ma place. Je voudrais très simplement, très doucement, évoquer l'Homme que certainement peu d'entre vous ont connu, tel que j'ai eu l'extrême chance de l'approcher pendant de nombreuses années. Cet homme de notre terroir était profondément enraciné dans ses origines et développait une philosophie de la vie faite de bon sens et d'idées simples. Doté d'une intuition sans égale, il savait dire juste ce qu'il fallait au moment où il le fallait. *Pater familias* dans toute son expression, sa présence seule suffisait à créer l'atmosphère, cette atmosphère de famille qui fait que, par instant, on touche au bonheur. Jean BAUMEL m'a donné, plusieurs années durant, le bonheur et je dois dire qu'en le perdant, j'ai une deuxième fois perdu mon père.

Si j'ai eu cette chance peu commune d'approcher en quelques années ces trois hommes aux qualités complémentaires, le doute m'a cependant bien des fois assailli car il m'est et me sera bien difficile d'être à la hauteur de ces illustres Maîtres. Mais, peu à peu, me sont apparues certaines vérités premières, qui se modulent tranquillement avec le temps. Ainsi se sont confirmés dans mon esprit le véritable rôle, la véritable tâche du médecin.

C'est ce que je voudrais, en quelques phrases, essayer de préciser. Que signifie, en effet, être Médecin ? Cela veut dire être à la fois capable de se donner avec passion et de penser sans passion. Il s'agit donc d'un métier très difficile, car dominer ses sentiments en laissant parler son cœur est souvent une lutte répétitive, demandant une solide formation scientifique et médicale, alliée à une spontanéité indispensable. Nous ne pouvons donc croire que ces qualités soient l'exclusive des scientifiques, qui seuls seraient à même de devenir de bons médecins. Ce serait tirer un trait sur le passé et nous ne pensons pas, d'ailleurs, que ce fut là l'idée du Professeur DEBRÉ. Il est toujours facile de critiquer et donc de détruire. Nous pensons plus particulièrement à la récente Réforme des Études Médicales. Beaucoup font l'essentiel de la critique et le Français excelle dans le genre. Il est beaucoup plus difficile de construire et de proposer. La critique tombe alors drue mais plus la tempête est forte, plus l'on doit se persuader que l'on est dans la bonne voie : *« Celui qui mène son bonhomme de chemin sans grande efficacité, n'ayant rien à demander, est considéré comme un brave homme et comme un sage. Celui qui travaille et développe sa discipline, ayant beaucoup à demander, non pas pour lui mais pour l'accomplissement de sa mission, n'est classé que comme un insatiable et un ambitieux »* disait mon Maître le Professeur MATHE. Il faut, cependant, avoir suffisamment de bon sens et de souplesse pour toujours savoir dialoguer, moduler, affiner des propositions parfois mal évaluées au départ, et ce, malgré les meilleures des volontés. Mais qui se donne le droit de critiquer a le devoir de proposer. Telle devrait être la règle du jeu, sinon cette attitude est trop facile et perd de sa portée. Je reprendrai, légèrement modifié, ce que Saint-Exupéry faisait dire au Petit-Prince *« Vos yeux sont aveugles ; nous devons chercher le cœur »*. Et je ferai mienne cette pensée de TEILHARD DE CHARDIN que j'essaie, ô combien insuffisamment, d'appliquer au fil des jours : *« nous n'avons pas le choix ! Nous devons nous enraciner dans l'amour, âme véritable de la terre »*. Je dirai simplement : croyons en l'amour et nous croirons en l'Homme et à son avenir.

Cette morale, cette rigueur de l'esprit, ce respect de soi et du fait même des autres, cette honnêteté vis-à-vis de la vie, même dans les moments les plus durs, qui davantage que le Professeur Paul PAGES a pu représenter ces valeurs de notre monde qui se perdent dans le désert des cœurs, avides de pouvoir et de puissance ?

Le Professeur Paul PAGES est né à Bessan, petit village languedocien près de Béziers, en 1895. Son père, né à Baillargues, y était en poste et y tenait la recette buraliste. Sa famille, provençale par sa mère, est de vieille souche de paysans et de bergers cévenols, par son père. C'est, en effet, semble-t-il aux alentours des années 1642 que la famille PAGES prend souche dans un petit village, Les Bondons, situé sur les flancs du Mont-Lozère, près de Florac. La souche familiale s'est ensuite établie à Saint-Vincent-de-Barbeyrargues, en tant que berger. Si j'ai tenu à rapporter ces faits, c'est qu'ils me sont parus essentiels pour mieux comprendre le caractère de Paul PAGES. A Bessan, celui-ci va d'abord suivre l'enseignement de l'école communale, puis part comme pensionnaire au Collège de Béziers. Il faut dire qu'à cette époque, la vie n'apportait pas les facilités matérielles actuelles en ce qui concerne les moyens de transport et que la famille PAGES ne disposait pas alors de moyens financiers importants.

De ses études primaires, il garda un merveilleux souvenir de son Instituteur. C'est ainsi que parmi le plus jeunes, assis au fond de la classe, il apprit rapidement à épeler, lire et réciter. Cet Instituteur eut alors une influence capitale sur sa formation générale, comme, d'ailleurs, beaucoup d'Instituteurs d'alors qui étaient des Hommes, conscients de leur responsabilité, toujours sur la brèche, prêchant par l'exemple, d'une très grande conscience professionnelle, d'un patriotisme à toute épreuve et qui ont formé de grandes générations d'hommes. Toutes ces qualités ont imprégné Paul PAGES et caractériseront cet homme dans toute sa grandeur et son respect du devoir à accomplir. Remarqué, déjà, pour ses qualités, par son Instituteur qui aura ainsi joué un si grand rôle dans sa vie, celui-ci lui fait passer, à la fin de ses études primaires, le concours des bourses, ce qui va lui permettre de commencer les études secondaires. Celles-ci se dérouleront de façon remarquable : ce seront de bonnes et solides études selon l'expression consacrée. Il sera plus particulièrement marqué par son Professeur d'Allemand qui appliquait alors des idées pédagogiques très avancées. Ne disait-il pas, cet homme tout à fait remarquable, ancien militaire, mutilé de guerre, surnommé avec humour « Coclès » par ses élèves : « *dans cette classe, nous sommes en Allemagne ; nous ne parlerons donc qu'allemand* ». Malheureusement ce précurseur sera peu suivi. Cet état d'esprit général allait entraîner, au niveau de la France, un retard catastrophique dans l'enseignement des langues, d'autant plus que le français verra progressivement, mais sûrement,

diminuer sa zone d'influence au profit de l'anglais. Paul PAGES va ainsi arriver au baccalauréat, parlant couramment allemand alors qu'il n'est jamais allé en Allemagne et passera à la fois l'option Lettres et l'option Mathématiques. Il décide alors de faire ses études de Médecine, ce qui permettra l'éclosion d'un Médecin à la fois Humaniste et Scientifique. Il apparaît ainsi déjà comme l'exemple que Sciences et Humanisme sont tout à fait compatibles pour donner naissance à des médecins de haut niveau. On ne peut que regretter davantage les dangereux errements et le manque de fermeté actuels qui risquent de nous amener une race de sous-médecins et de chercheurs de deuxième rang, sans ambitions, sans rigueur et sans dimension.

Avant d'aborder cette importante étape de sa vie qu'il n'a, en fait, jamais terminée car il fut un travailleur acharné et passionné jusqu'à sa mort, je voudrais quelque peu développer les raisons de son option médicale. Comme je l'ai déjà indiqué, il passera une partie de son enfance dans un de ces merveilleux petits villages languedociens aux couleurs si douces dans cette campagne, brûlée par le soleil et qu'il faut savoir peu à peu pénétrer. En effet, notre campagne demande à être apprivoisée pour qui veut la connaître et la comprendre. Elle n'est pas de ces campagnes riches, offertes à tous, mais sous sa dureté apparente, elle cache fraîcheur, douceur, merveilles. C'est donc dans ce cadre, qu'à dix ans, Paul PAGES va être atteint d'une maladie souvent mortelle à l'époque, la diphtérie encore appelée « croup ». Une chance extraordinaire va alors le sauver, deux éléments y contribuant. Tout d'abord, leur voisine avait perdu son fils de la même maladie et va, de ce fait, rapidement faire le diagnostic évitant une perte de temps tout à fait capitale. Le deuxième fait est qu'il va alors, un des premiers de la région, bénéficier de la sérothérapie en train de naître. Cette conjonction va le sauver et décider à la fois de son avenir proprement dit et de sa carrière. Il va, en effet, vouer une admiration sans bornes et porter un intérêt jamais pris en défaut à cet homme capable de guérir.

Cependant, tout n'était pas simple pour Paul PAGES issu d'une famille généreuse, mais dont les moyens financiers ne permettaient malheureusement pas de lui assurer des études sans soucis. La guerre, les difficultés abordées au cours de ces années, auront ainsi permis de forger un homme au caractère exceptionnel et qui devrait servir d'exemple à de nombreuses générations de médecins.

Son père lui donne alors son accord pour accomplir les études médicales car Paul PAGES est un élève brillant à la vocation bien établie. Celui-ci paie ses premières inscriptions, puis Paul PAGES va, seul, faire face à la fois à ses besoins et à ses études, donnant ainsi leçons de français et de mathématiques pour assurer le quotidien. Il loge alors au carrefour de l'avenue d'Assas, à côté du Collège de l'Assomption, entouré de nombreux bulgares. Mais la guerre va interrompre, à la fin du PCB, ses études brillamment commencées.

Celles-ci ont, en effet, été imprégnées des difficultés qui ont précédé la première guerre mondiale dans une France aux yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges, alors amputée de l'Alsace et de la Lorraine. Paul PAGES allait activement participer à cette guerre qui laissera la France exsangue et privée de toute une génération d'hommes qui nous permettent à nous, ici présents, comme ceux qui se sont sacrifiés pour la France et la liberté lors de la deuxième guerre mondiale, d'être encore ce que nous sommes. Ne l'oublions pas et soyons-en dignes.

Connaissant parfaitement le morse du fait de la situation de son père, c'est ainsi qu'il fut à la réception de son ordre de mobilisation à Bessan. Mobilisé au début de l'année 1915, il est d'abord envoyé à Perpignan en tant qu'infirmier alors qu'il avait demandé à partir dans un régiment de Chasseurs à pied en garnison à Vincennes, car celui-ci avait été le premier à avoir enlevé, au début de la guerre, un drapeau allemand. Il voulait être au premier rang. Paul PAGES était en effet un grand patriote, homme de devoir et de courage, chaud et fidèle en amitiés. Il le restera tout au long de sa vie. Il part ainsi au front comme fusilier mitrailleur et ce pour quatre dures années où, jamais, il ne se plaindra, faisant, comme beaucoup de français d'alors, front avec un courage exemplaire, à l'adversité et aux risques du moment. Il va se retrouver à Verdun, dans les tranchées, dans une division comprenant une forte unité de Bretons qui présentent, par bien des côtés, des caractéristiques proches de ses options de vie personnelles. Il va s'attacher à « ses Bretons » dont certains deviendront, quel qu'ait été leur avenir, des amis de toujours. Ne disait-il pas en parlant d'eux, avec un sourire où se distinguait plus l'affection que l'ironie : « avec un Aumônier et la gnôle, les Bretons passent partout ». Blessé par obus à Verdun, il en gardera quelques séquelles physiques. Son courage dans le danger lui méritera la Croix de Guerre, l'Insigne des Blessés et la Médaille Interalliée.

A cette guerre douloureuse, viendra s'ajouter, à la suite d'une grippe espagnole, le malheur de la disparition de son père, en 1917, à Castries où la famille s'était installée depuis 1915 après avoir quitté Bessan. Paul PAGES avait alors 22 ans. Sa mère viendra par la suite s'établir définitivement à Montpellier et tiendra la recette buraliste de l'Avenue de Toulouse. Démobilisé, revenu à Montpellier, il va alors reprendre ses études de Médecine.

Du fait de la difficile situation d'après guerre, Paul PAGES décide de présenter le concours d'entrée de l'Ecole de Santé Militaire de Lyon, ce qui lui permettrait de mener à bien ses études. Il est reçu Major. Nous sommes en 1919. Il reprend donc le cours de ses études médicales à Lyon, mais peut revenir à Montpellier grâce à une modification du règlement de l'Ecole permettant aux élèves de retourner dans leur Faculté d'origine pour y terminer leurs études. C'est ainsi que, reçu à l'Internat des Hôpitaux de Montpellier en 1921, on peut le voir sur la photo de sa promotion en uniforme. Très attaché à l'Internat qu'il animera fréquemment de son esprit incisif, l'humour qu'il distillait se retournera parfois contre lui, ce qu'il acceptera toujours avec la bonhomie qui caractérisait la largeur de vue qui l'animait. Ainsi, ayant acheté à une certaine époque, une Ford « Vedette », il se susurrerait de couloir en couloir : « *Nous avons vu arriver, devant le Service du Professeur PAGES, une vedette conduite par un chapeau* ». Il riait volontiers de cette histoire qu'il se plaisait à raconter.

Entre-temps, il s'est marié et la présence de sa femme à ses côtés, toujours attentive, aura un rôle prépondérant dans sa carrière. A la fin de son Internat, se pose à lui le dilemme de savoir s'il poursuit une carrière médicale militaire ou civile. Le Professeur EUZIERE, qui savait soutenir ses élèves, l'invite alors à le rejoindre à la Clinique Neurologique en tant que Chef de Clinique, à partir de 1924. Les titres avaient de ce temps une signification qu'ils ont, hélas, en partie perdue. Il retourne donc à la vie civile, ce qui n'est pas sans poser à lui-même et à son épouse de difficiles problèmes car il doit rembourser à l'Etat les dépenses faites pour ses études. Il faut noter qu'il est encore et avant tout clinicien.

Il va ensuite mener à bien une Maîtrise de Sciences, à la fois à Montpellier et à Marseille, soutenant des certificats de Physiologie, de Zoologie et de Chimie. Licencié Es-sciences en 1935, Chef de Clinique,

il s'installe malgré tout comme médecin généraliste, où dominera le plus souvent la clientèle de nature neurologique. Paul PAGES faisait partie de cette génération de médecins où comptaient tout à la fois la connaissance physique et la connaissance psychologique du malade. Ceci impliquait donc un rythme de consultation lent et peu compatible avec l'attitude généralement adoptée de nos jours. Paul PAGES était de ces médecins pour qui seul comptait le malade, sa famille et pour qui l'argent avait une place secondaire. Il s'était fixé un but : aider et soulager l'individu dans son intégrité à la fois physique et morale. Il était de ces hommes prêts à lutter pour un idéal et pour qui, donc, les contingences quotidiennes présentaient peu d'importance.

Mesdames, Messieurs, faisons en sorte que des personnages de cette qualité morale continuent de survivre dans une société mouvante et douloureusement difficile. L'humanisme, cet humanisme sans lequel conscience et morale ne sauraient exister, se doit de survivre et nos enfants doivent en être les précieux détenteurs.

Paul PAGES devient Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine en 1928, et en 1929 chargé de l'enseignement de la Pathologie Expérimentale, tout en continuant son activité clinique dans le Service de Neurologie du Professeur EUZIERE. Il sera, quelques années plus tard, en 1937, titulaire de la Chaire de Pathologie et de Thérapeutique Générales. Il héritait de l'illustre Chaire précédemment occupée par GRASSET et allait y rester pendant près de trente ans. Cette Chaire va devenir le départ d'une prestigieuse Ecole de morphologie expérimentale et clinique dont nous voyons actuellement tout l'épanouissement. Il cheminera au fil des années auprès de son cher technicien ROURE, ancien mineur de fond devenu Garçon de Laboratoire après avoir été épicier. Très habile, passionné par son métier, n'hésitant pas à venir travailler le dimanche, une grande affection les liait. C'est ainsi que Monsieur ANDRE, comme l'appelait ROURE, et j'espère que le Professeur André PAGES ne m'en voudra pas de cette familiarité qui n'a pour but que de mieux exprimer l'atmosphère qui existait dans un Laboratoire qui lui fut cher, a appris les bases techniques de l'histopathologie. Ce Laboratoire réunissait de nombreux noms qui se sont ensuite révélés de grands chefs d'école : CAZAL, le « Mozart de la Biologie » comme l'appelait affectueusement Paul PAGES et qui travailla dans ce Laboratoire dès l'âge

de 14 ans ; Henri SERRE qui le précéda, René LOUBATIERES, JEAN, notre Collègue et Maître, André PAGES enfin, son fils, qui s'illustre actuellement dans notre Faculté de Médecine à la tête de la Chaire d'Anatomo-Pathologie dont il est une des figures de proue. Précurseur aussi en ce domaine, de nombreux travaux étaient menés en collaboration étroite avec la Faculté des Sciences. Comme le rappelait en 1908, déjà, le Recteur BENOIST : *« Bien loin de nuire à l'enseignement officiel défini par des programmes et sanctionné par des examens, l'enseignement inter-facultés contribuera à le défendre contre la routine, ce genre de mort qui le guette sans cesse. Il rappellera aux Maîtres et aux élèves que ni les règlements les mieux conçus, ni l'installation matérielle la plus parfaite ne sont rien sans la curiosité infatigable et l'amour de la Science qui sont l'âme de l'Université »*. Cette vision d'avenir n'est malheureusement pas encore suffisamment comprise, rendant l'interpénétration des deux Facultés trop souvent illusoire. A la tête de ces responsabilités, les qualités de Paul PAGES allaient s'affirmer rapidement aussi bien sur le plan national qu'international, n'hésitant pas à se déplacer hors des frontières et ce, à une période où cette attitude était encore peu répandue et où médecins et chercheurs de niveau international n'étaient pas encore transformés en baladins entraînés dans la danse des congrès, séminaires et autres symposiums. Paul PAGES déplorait la faiblesse de la représentation française à l'étranger qui reste d'ailleurs encore, dans bien des domaines, parfois décevante et insuffisante. Contrairement à ce que pensent certains, et au risque de leur déplaire, il faut bien reconnaître qu'il est plus facile de rester dans son fief, évitant ainsi soigneusement toute confrontation qui pourrait imposer une remise en cause, parfois totale, de ses conceptions. Mais justement la médecine, et particulièrement la cancérologie, ne nous font-elle pas un devoir de ces confrontations et de ces remises en questions ? Qui, en effet, peut se targuer, dans ce domaine difficile, de détenir la vérité ? N'oublions surtout pas que nous sommes au service du malade et que lui seul compte. Qu'importent nos sentiments, aussi douloureux soient-ils, nos désirs de puissance, nos arrangements de couloir, face à la misère, à la souffrance et au désespoir. Quoiqu'il nous en coûte, quelque soit notre formation, ne perdons jamais de vue que nous servons le malade. C'est le fil d'Ariane de la Médecine. Qui n'a accepté avec humilité les leçons que certains de nos malades nous ont données avec amour et une grandeur d'âme qui nous brisent, qui n'a pas versé, certains jours, quelques larmes de désespoir devant l'injustice monstrueuse de la mort d'un de ces jeunes

malades auxquels on s'attache avec une foi désespérée, qui un jour n'a pas supplié le ciel, trop souvent muet, d'un miracle, ne comprendra ou n'acceptera pas, ou mal, cette dialectique. Pourtant la médecine est jalonnée de ces grands médecins et Paul PAGES en fut à la fois l'âme et la conscience.

Paul PAGES allait donc, à la tête de sa nouvelle Chaire, se révéler à la fois médecin, philosophe et grand maître d'école. Travailleur acharné, il lisait énormément, jetant sans cesse des notes, même courtes, sur le papier et traduisait sans discontinuer, particulièrement les auteurs allemands. Le plus souvent, ces notes étaient rédigées et contenaient à la fois synthèse et réflexion personnelle. Un de ses traits de caractère était de couvrir les feuilles blanches uniquement sur le verso en utilisant des feuilles doubles, sans qu'il y ait, apparemment, d'explication bien précise à donner. Une autre caractéristique du personnage résidait dans le fait qu'il tenait son stylo entre l'index et le médius, particularisme d'un esprit de par ailleurs hors du commun. Il n'est pas inintéressant et inutile de connaître ainsi certains traits familiers de ces hommes de caractère afin de les mieux cerner.

Pour Paul PAGES, la Pathologie et la Thérapeutique Générales sont une doctrine d'école et c'est avec passion et argutie qu'il défendra la doctrine vitaliste et ses représentants LORDAT et BARTHEZ, dont il saura extraire des lois générales, une vue synthétique abordable par tous. Il remit à l'honneur et défendit avec fougue le Principe vital de BARTHEZ qui n'est rien d'autre que le Principe intégrateur, c'est-à-dire « la vie elle-même », selon sa propre formule. A la base de ce principe se trouve la nutrition qui devient la fonction intégratrice, source des formes et des fonctions, permettant adaptation et régulations. BECHAMP allait compléter ce concept, en présentant l'atome biologique comme l'agent de la fonction. C'est ainsi que, dans cet ensemble, vont harmonieusement s'intégrer les travaux de BORREL et de RILEY nous instruisant du rôle de la neuro-sécrétion dans cette organisation. Il faut bien convenir que ces remarquables précurseurs ont jeté les bases de voies de travail qui sont encore loin d'avoir été suffisamment explorées. Du point de vue de la philosophie des sciences, je me rallierais bien volontiers, quoique partiellement, à la notion de prééminence de la Biologie Humaine sur la Biologie Générale, et donc, à l'indispensabilité de l'autonomie de la science de l'Homme. Le modèle expérimental animal est certes indispensable ; il nous a appris et continue à nous apprendre beaucoup. Mais vouloir ignorer l'Homme

est un frein sérieux aux progrès cliniques. La recherche cancérologique en est une preuve irréfutable. Ainsi, il faut bien reconnaître que ce n'est pas le système H-2 de la souris qui a permis la découverte du système HL-A humain et du champ immense de recherche qu'il ouvrait chez l'homme.

Les difficultés, au départ, de Paul PAGES à la tête de son laboratoire, sont celles de tous ceux qui débutent dans la Recherche, ajoutées à celles de l'époque où elle restait peu prise. Toute la recherche anatomo-pathologique se faisait dans un laboratoire vétuste, petit, voûté, formé de deux grandes pièces, où trônait un énorme microtome à cerveau donné dans le cadre des réparations de guerre et dont il était impossible de se servir. Il restait ainsi soigneusement sous housse. C'est l'époque, excusez-moi l'expression, du grand « bricolage », ne disposant que d'un vieux microscope Zeiss d'une approximation que nous imaginons mal de nos jours. Le Laboratoire de Paul PAGES donnait sur la cour d'honneur de la Faculté de Médecine, dans un bâtiment actuellement occupé par l'Administration. Deux pièces en formaient l'essentiel. La première correspondait au Laboratoire proprement dit formé de paillasses, de tables et d'une petite bibliothèque, base indispensable de tout travail. La deuxième était le bureau de Paul PAGES qui donnait sur une cour intérieure, ancienne cage à chiens : petite pièce composée d'une table, ou plutôt devrais-je dire d'un bureau, d'une cheminée de marbre gris couverte de dossiers, de rayonnages avec de nombreux livres, d'une armoire métallique et enfin du déjà fameux Zeiss. Les papiers régnaient en maître dans un désordre organisé où seul le Maître se retrouvait, sachant déjà saisir, avec à-propos, le fil d'Ariane dans un maquis philosophique complexe. L'activité intellectuelle était grande, faite de réunions quotidiennes, tout à fait informelles. Cet homme organisé et précis ne se ménageait pas. Levé tôt le matin, il accompagnait tout d'abord son fils au lycée avant de consacrer sa matinée à l'Hôpital suivie d'une après-midi de clientèle. Vers 17 heures, arrivait l'heure tant attendue de l'activité de Laboratoire où tous se retrouvaient pour des discussions passionnantes, à la découverte d'une anatomo-pathologie qui restait à développer et à maîtriser. André PAGES est déjà mêlé à ces activités variées et va ainsi profiter, très tôt, d'une expérience et d'une formation qui en feront, quelques années plus tard, l'anatomo-pathologiste de renommée et de qualité que nous apprécions quotidiennement et qui a hérité, de son père, des dons de recherches et d'hypothèses appliquées, dans des travaux universellement reconnus. Je tenais, Monsieur, à vous rendre cet hommage public.

La deuxième guerre mondiale allait peu modifier cette activité. En effet, mobilisé en 1939, il est tout d'abord détaché, en tant que médecin commandant, à Castelnaudary, sous la responsabilité du colonel médecin chef, le Professeur Paul DELMAS dont Paul PAGES sera l'adjoint. Après plusieurs mois passés dans cette ville, il est alors rappelé à Montpellier, toujours mobilisé, dans le service du Professeur RIMBAUD. Démobilisé à l'armistice, son activité clinique l'amènera à Pasteur. C'est l'époque des rencontres avec JANBON, CHAPTAL et de nombreux médecins réfugiés israélites. C'est la grande époque de la découverte des sulfamides hypoglycémiants à laquelle reste attaché le nom de mon Maître, le regretté Professeur LOUBATIERES, trop tôt disparu. Durant cette dramatique période de l'Histoire de notre Pays, Paul PAGES restera, tel qu'en lui-même nous l'avons déjà dépeint. Profondément intolérant au marché noir, il n'acceptait pas les compromissions, ni même de profiter des avantages auxquels sa position de médecin lui donnait droit. Durant ces quatre ans, il perdra 17 kg et mettra sa voiture sur cale.

Ainsi apparaissent avec plus d'acuité certains traits de cet homme, apparemment dur et intransigeant, mais qui cachait pourtant un cœur accessible à l'affection et à l'émotion. La vie n'est pas une tricherie. Il faut savoir s'assumer et chaque jour avoir le courage de voir son image dans le reflet de l'action quotidienne. Comme l'a si bien dit Jean BAUMEL dans son livre sur la « Condition Humaine » : *« la vie n'est faite que d'une ou deux vérités essentielles pour lesquelles il faudra peut-être savoir mourir : le reste n'est que mesquinerie et poudre aux yeux »*. Ce message capital est aussi celui de Paul PAGES. Méditons-le car il contient certainement la solution à bien des problèmes qui entravent la progression quotidienne vers un but essentiel à atteindre.

Il réalisa, par la suite, de très nombreux travaux scientifiques originaux. Sans être exhaustif et sans vouloir alourdir inutilement cet exposé, il ne me paraît pas inutile de rappeler ici les grands pôles d'intérêt de Paul PAGES. Passionné de Biotrophie sur les traces de BAUER, il remit en exergue, comme nous l'avons déjà rappelé, le vitalisme montpelliérain grâce à un travail doctrinal remarquable. Il s'intéressa par la suite à BORREL, de Cazouls-les-Béziers, tout près de son village natal, qui fit ses études à Montpellier avant de prendre possession, à Paris, d'un Laboratoire à l'Institut Pasteur où il mènera d'importants travaux sur les relations germes, virus et cancer, problème qui garde,

encore de nos jours, toute son actualité. Sur le plan de la thérapeutique pratique, c'est l'homéopathie qui l'attirera et qu'il utilisera souvent de façon fort utile. Longtemps méprisée et dédaignée par la science médicale officielle, l'homéopathie prend peu à peu une place non négligeable dans l'art médical et bien des aspects mériteraient d'en être approfondis afin d'évaluer ses applications potentielles à la pathologie fonctionnelle si fréquente dans notre monde dominé par l'agression quotidienne. Il s'intéressa aussi à l'Immunologie et au Cancer. Tout d'abord le thymus, cet organe central de la réponse immunitaire, le captiva par bien des aspects mais bien évidemment surtout morphologiques. Il eut ainsi la prescience de l'importance majeure qu'allait prendre cet organe dans la modulation de la réponse immunitaire. En effet, sa présence fait que nous pouvons nous défendre contre l'agression quelle qu'elle soit : infections, cellules cancéreuses, par exemple. De plus, le thymus permet la préservation de notre espèce, empêchant son auto-destruction et facilitant sa reproduction. Les connaissances actuelles et les travaux que, nous-mêmes, menons en ce domaine, confirment bien le rôle de plaque tournante qu'a le thymus dont la pathologie reste encore mal connue, car se déroulant au plan de la biologie moléculaire. L'avenir nous éclairera peu à peu, amenant probablement de nombreuses et capitales retombées dans le domaine de la thérapeutique et plus particulièrement dans le cadre des maladies auto-immunes et du cancer. Paul PAGES s'intéressa encore au problème des relations tuberculose et cancer, préparant sur ce thème une thèse de Doctorat Es-Sciences que des circonstances extérieures ne lui ont jamais permis de soutenir. Lorsque l'on voit la place qu'a prise le B.C.G. dans le traitement du cancer, on doit, aussi, dans ce cas particulier, parler de prescience. Paul PAGES avait ainsi, précocement, abordé des problèmes devenus maintenant majeurs et qui resteront encore longtemps au centre des débats. L'Homéopathie, thérapeutique qui a fait sourire des générations, pourrait en être un autre exemple.

De l'homme de science, nous commençons à cerner les facettes intellectuelles. Mais qui était, en fait, au fond de lui-même, l'Homme, l'Humaniste ? D'une culture médicale encyclopédique et d'une grande culture philosophique, Paul PAGES était doté d'une mémoire à toute épreuve, se rappelant par exemple, en détails, ce qu'il avait appris au Collège ainsi que les noms de tous ses condisciples. Très cultivé, il était moins familier de musique, n'ayant pu se former en ce domaine dans sa jeunesse. Il aurait cependant aimé jouer de la flûte traversière. Amateur d'opéra-comique, il en connaissait bien le

répertoire. Un de ses premiers contacts avec les chefs-d'œuvre de l'art lyrique s'était passé sur les Allées Paul Riquet à Béziers où jouait alors, au Kiosque, le dimanche, un orchestre. Il entendit, un de ces dimanches, pour la première fois, un morceau de musique qui lui évoqua ce Werther qu'il avait tant travaillé en allemand. Il s'agissait bien de cet opéra. Cette anecdote rend bien compte de l'intuition musicale de Paul PAGES. Mais en fait y-a-t-il une différence fondamentale entre l'intuition et l'intelligence ?

Il chantait juste et se plaisait, lors des déplacements en voiture, à fredonner avec sa femme l'air de Jean, de Salomé. Philosophe, aimant une certaine musique, la peinture l'attira peu. Il dessinait d'ailleurs très mal ce qui était pour lui un sujet de plaisanterie fréquent. Il le faisait à l'aide de très nombreux petits traits, mais le plus souvent faisait appel à son fils. Doté d'une énorme puissance de travail, il préférait passer ses soirées à travailler tard, éclairé par une lampe à abat-jour vert, que sortir. Il se prenait parfois à réciter : ainsi la Grève des Forgerons de François Coppée ou l'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre de Bossuet qu'il disait à merveille. Très éloquent, il avait une voix agréable, grave et bien timbrée, qui rythmait des phrases d'une grande rigueur syntaxique, sachant, comme il le fallait, moduler histoires et poèmes et en rendre l'émotion, faisant éclater en larmes les enfants l'écoutant lire « Les Enfants de Marcel ». Avec l'âge, seuls resteront d'intérêt pour lui la médecine et la philosophie : il lisait d'autant plus qu'il dormait peu.

Il formait avec sa femme un couple très uni au service d'une très vaste famille, alors même qu'ils n'avaient qu'un enfant, André. Il n'était pas rare pour la famille PAGES de se retrouver à trente pour les fêtes de Noël. Il était en effet l'homme de référence de la famille, tous les problèmes lui étant soumis alors qu'il était le plus jeune des beaux-frères. La maison PAGES en était d'ailleurs le lieu de regroupement. Ces quelques faits résument bien, je pense que vous en conviendrez, les qualités humaines et de cœur de Paul PAGES. Ceci porte le doux nom d'affection.

L'homme frappait par sa rigueur morale, intransigeant qu'il était avec ce qu'il considérait comme son devoir. Que celui-ci soit difficile, ennuyeux, désagréable ne changeait rien au problème. Il faisait, de toute façon, partie de ces gens plus intransigeants envers eux-mêmes qu'envers les autres, dominant souffrance et dégradation physique de façon exemplaire sans jamais en

parler, se conduisant stoïquement, en « vieux romain ». Il était doté d'un sang-froid à toute épreuve, quelles que soient les situations, même les plus dramatiques. Mais, comme je l'ai déjà souligné, cette dureté apparente cachait un être très affectueux, sensible, qui adorait ses parents et qui se révéla un grand-père merveilleux, heureux de voir vivre ses petits-enfants et heureux de les rendre heureux, eux mêmes d'ailleurs heureux de ce merveilleux bonheur d'un instant qu'il leur apportait.

L'enseignant était d'une grande humilité partant toujours du principe que son interlocuteur, qu'il regardait droit dans les yeux, en savait au moins autant que lui, ce qui le rendait parfois difficile à suivre. Il aimait à répéter cette phrase de Barthes qui pourrait le résumer : « *quand je suis dans le silence de mon cabinet et que je pense, je m'humilie et je me prosterne. Quand je suis dans ma chaire et que j'enseigne, alors je me compare* ». Affable, très courtois, il était facile de le voir et de l'aborder, étant accessible à tous, ce qui souligne encore davantage les qualités de cœur et d'intelligence de Paul PAGES. Il avait un contact très facile avec les malades, trouvant toujours les mots qu'il fallait, d'autant plus qu'il parlait couramment languedocien et provençal, s'adaptant parfaitement et rapidement à la personnalité qui lui faisait face. Il restera toujours fidèle à ses amitiés de collège, moteur qu'il était de l'Amicale des Anciens du Collège de Béziers. Il en était de même de ses amitiés de guerre.

Homme de devoir au sens vrai du terme, d'une grande rigueur morale, honnête en tout ce qu'il faisait, Paul PAGES était un passionné de médecine au sens le plus large du terme, ceci étant dû à sa culture à la fois philosophique et médicale, lui permettant ainsi d'utiles et passionnants rapprochements et synthèses. La retraite le débarrassa des contraintes administratives et lui permit enfin de ne faire que ce qu'il aimait faire, partageant son temps entre ses petits-enfants qu'il adorait, ses lectures, les bibliothèques, le Laboratoire de son fils qui le représente maintenant à la Faculté de Médecine à la tête de la Chaire d'Anatomo-Pathologie, et enfin notre Académie des Sciences et Lettres à laquelle il portait temps et intérêt.

Paul PAGES fut élu à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 1941. Il n'avait alors que 46 ans. Il allait occuper, pendant 35 ans et jusqu'à sa mort survenue le 9 octobre 1975, le fauteuil de fondation numéro 6 où

l'avaient précédé, depuis 1847, des Maîtres aussi éminents que le Professeur Eugène DELMAS, le Professeur BOURDEL, le Professeur PLANCHON, le Docteur COUSTAN et enfin le Professeur Etienne LEENHARDT, dont mon Maître Claude ROMIEU fut le dernier Interne. Durant toute cette période, il fut, à la fois, un membre actif et de grand talent, multipliant conférences, sur le thème, le plus souvent, de l'hippocratisme Montpelliérain, et interventions brillantes.

Paul PAGES était un homme d'une grande simplicité, ne portant aucun intérêt à son aspect extérieur dont sa femme, attentive, s'occupait affectueusement. Il n'avait aucun mépris pour l'homme et l'humanité. Seul comptait le devoir, sachant à la fois être courtois et ferme. Croyant, il fut durement atteint par la condamnation de l'Action Française et jusqu'à la levée de celle-ci, il se tint à l'écart des sacrements tout en continuant à fréquenter l'Eglise. Depuis lors, et jusqu'à la fin de ses jours, il vécut en catholique pratiquant, sans ostentation. Il ne faut d'ailleurs pas négliger le rôle qu'a pu jouer la morale chrétienne dans sa vie, mais même athée, celle-ci eût certainement été la même, suggérant qu'il s'agissait partiellement d'une morale naturelle héritée de son éducation familiale et de l'influence, lors de ses études primaires, de son Instituteur.

Paul PAGES eut toujours un grand respect des autres, quelle que soit leur opinion. Très tolérant, il ne supportait pas les chemins tortueux et n'acceptait pas que l'on manquât de parole. Il était, lui-même, homme de parole et d'une parfaite probité. Il faisait un métier qui était aussi une vocation et pour lequel une seule attitude était acceptable : le don de soi. En ce sens, le serment d'Hippocrate n'était pas, pour Paul PAGES, un vain mot. Très à cheval sur les principes moraux qui régissent notre attitude médicale, il ne portait aucun intérêt à l'aspect pécuniaire de sa clientèle, l'argent ne l'intéressant que par les moyens qu'il apportait pour se meubler l'esprit. « Il n'est plus alors possible de l'enlever sauf si l'on se tire une balle dans la tête », se plaisait-il à dire en se tapant sur le front. Ainsi, pour sa famille, n'eut-il jamais d'hésitation pour acheter ce qu'il fallait pour se former, s'éduquer, apprendre. Ces dépenses allaient de soi.

Est-il vraiment besoin d'apporter une conclusion à cet Eloge qui se suffit à lui-même ? Je pense cependant que pour bien comprendre ce qu'a été

Paul PAGES, ce qu'a voulu cette grande figure morale et intellectuelle, rien ne peut mieux résumer ses aspirations que la phrase qu'il plaça à la fin de sa leçon inaugurale du Cours de Pathologie et Thérapeutique Générales le 18 mai 1938 : « *Ce n'est pas pour nous Seigneur, mais pour ton nom et pour notre Ecole, que nous demandons la gloire* ». Sachez que j'ai déjà fait miennes ces aspirations.

Bernard SERROU

RÉPONSE DE MONSIEUR HERVÉ HARANT

Monsieur,

Vous êtes, heureusement pour vous, trop jeune encore, pour connaître tous les sacrifices affectifs qu'il faut consentir au conformisme.

Pâle imitateur du grand ÉRASME, qui se consacra jadis à l'Éloge de la Folie, j'eusse voulu un jour me faire l'avocat, sinon du mensonge, du moins des restrictions verbales dans les relations publiques.

C'est ainsi que ce soir, il ne me convient guère de vous nommer « Monsieur », alors que je vous ai connu en fin d'adolescence, gravement ému au chevet d'un père trop tôt disparu, que j'eus l'occasion amicale d'assister à ses derniers moments.

Et puis, « Monsieur » m'étonne encore quand je m'adresse, pour le complimenter, à l'époux de Marie-France BAUMEL, fille d'un ami très cher, dont la noble figure était célébrée naguère, ici même, avec un grand talent et toute notre reconnaissance attristée.

Nonobstant, ce n'est pas au Président en exercice de notre Académie, de transiger avec le protocole, dont il est le mainteneur désigné par ses pairs.

C'est donc Monsieur, qu'il faut dire au jeune savant... dont notre Compagnie m'a fait le grand honneur de célébrer les mérites. Pourquoi moi, en vérité ? si non que votre « patron », le Professeur Claude ROMIEU, a eu la délicatesse de me permettre de rappeler ces affectueux souvenirs. Au surplus, Monsieur, peut-être parce que je suis un des premiers (oh ! certes pas dans la qualité, mais dans l'inexorable fil des jours) qui ait porté le titre « d'Assistant de Biologie » au Centre anticancéreux. Je me rappelle avec quelle juvénile fierté, j'inscrivais le libellé de cette fonction sur ma première carte de visite de Docteur en Médecine. Plus tard, autour des années 1945-50, je devins à nouveau en qualité d'Éducateur sanitaire, le collaborateur du regretté Paul LAMARQUE qui m'honorait de son amitié.

Je puis donc m'adresser à vous non seulement comme un ami, mais comme un ancien de votre grande maison.

Tâche aisée, en vérité, quand on se penche sur la multiplicité, la diversité et la valeur de vos titres et de vos travaux.

la noble figure était célébrée naguère ici même avec un grand talent et toute

*
* *

Vous êtes né à Montpellier le 14 octobre 1938 ; après de solides études secondaires, vous vous orientez vers la carrière médicale et avec une volonté sans défaillance, dédaignant la facilité, vous choisissez la voie la plus noble, celle de l'effort.

Combien il est triste de voir dans nos universités, trop de candidats esquivant le combat : absence recherchée quand ils ne sont pas soumis à un appel, utilisation d'aide-mémoire ou de résumés ronéotypés exigés comme un dû, protestations renouvelées contre tel ou tel programme. Mais aussi est-ce bien leur faute ? la négligence d'enseignants, ne cherchant pas l'adaptation à la symbiose indispensable avec des débutants, rejette les novices vers les « digests » et les aide-mémoire. Mais aussi ! pourquoi n'apprend-on pas à douter, au sens cartésien du mot, et donc à penser, alors que sans cesse le bombardement audio-visuel déverse un flot d'« absolus » prétendus scientifiques, qui alternent avec la pharmacodynamie aléatoire et primitive

des produits ménagers chargés d'enzymes, de protéines et de vitamines ? On dirait qu'on distribue des concentrés anticonceptionnels, ceux-là, non plus dans un légitime but démographique, mais hélas ! destinés à détruire toute création intellectuelle.

Heureusement prévaut pour d'autres la morale de l'effort.

Nous l'avons dit, ce fut la vôtre. L'effort au service de la vocation est un acte d'amour laborieux : « *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur labor amatur* ». Combien j'ai suivi avec affection, ce que je voudrais appeler, avec toute la valeur étymologique du mot, votre « progrès » !

Du côté hospitalier, vous abordez brillamment les concours : major à l'externat en 1961, vous êtes nommé interne des hôpitaux dès 1963. Vous savez que ce sont là les étapes primordiales essentielles. Docteur en Médecine dès 1969, vous devenez Chef de Clinique-Assistant des Hôpitaux dans la Chaire de Clinique Carcinologique. Cependant vous obtenez plusieurs certificats d'Études spéciales en O.R.L., Électro-Radiologie, Chirurgie ; vos premières recherches sont consacrées par la maîtrise en Biologie humaine en 1971 à Villejuif et vous devenez Chef de Travaux de Carcinologie.

J'en passe ; je m'essoufflerais à citer toutes les distinctions qui vous furent décernées : prix divers, récompenses, bourse d'études du Ministère des Affaires Étrangères qui vous permet un séjour d'un an aux U.S.A. dans le service de Transplantation d'organes et de Biologie humaine de Denver. Trente-deux Sociétés, Académies, françaises et étrangères, vous accueillent et vous manifestez, quand vous les fréquentez, une activité sans relâche. Je ne saurais les nommer toutes.

Désormais, Chef de Service, responsable de Chimio-Immunologie au centre Paul LAMARQUE, vous intervenez dans divers groupes de recherches ; en particulier votre laboratoire d'Immunopharmacologie est consacré par le C.N.R.S.

Votre activité journalière est double :

1) clinique d'abord, relative à la chimiothérapie et l'immunothérapie pratique du cancer et à l'évaluation des réponses immunitaires des malades en cours de traitement ;

2) expérimentale ensuite :

- pharmacodynamie de nouvelles drogues anti-cancéreuses,
- étude des sous-populations lymphocytaires chez l'homme,
- effet de l'irradiation sur la réponse immunitaire,
- étude de l'antigénicité des tumeurs chimio-induites.

On remarque, à vous suivre, que la carcinologie n'est pas une « spécialité » médicale : elle est « un haut lieu où tourbillonnent et se mêlent des grands courants de pensée ». Un grand nombre de moyens et de techniques sont nécessaires pour jalonner la marche en avant de chercheurs et d'exécutants les plus divers ; depuis les généralistes chargés de dépister précocément le mal jusqu'aux spécialistes d'organes et d'appareils ; biologistes, cytologistes, généticiens, virologistes, immunologistes, chimistes, physiciens des interactions cellulaires et physiciens de l'atome, et bien entendu les plus habiles chirurgiens assument la responsabilité de chercher, de découvrir, de dépister, de traiter.

Toujours, il faut à la fois, dans l'équipe dont il importe de maintenir l'harmonie : savoir, savoir être, savoir faire et faire savoir. Un savoir polyvalent permet le contact avec chacun des spécialistes du groupe et la discussion de l'opportunité des interventions, applications et thérapeutiques diverses. Le savoir faire est tellement utile dans le face à face avec le patient angoissé dont la présence rappelle à chaque instant que tout médecin — où qu'il agisse — explore une réalité unique qui est la réalité de l'Homme pour le seul bien de l'Homme et de la collectivité. Enfin quand j'évoque le faire savoir, on m'accordera aisément qu'il ne s'agit pas de publicité tapageuse commercialisée ou vaniteuse, incompatible avec la dignité humaine, mais de l'urgence et de l'efficacité salvatrice de la prévention précoce, de la démystification de l'incurabilité, du message d'espérance statistiquement justifié. Le faire savoir comporte en outre avec le savoir faire, ce cher et perpétuel souci d'aborder avec diplomatie et efficacité les instances régionales, nationales et internationales, en bref les « relations publiques ».

Il était nécessaire de replacer votre brillante évolution médicale et biologique dans l'environnement de votre engagement sous la houlette du grand patron qu'est votre Maître, notre éminent confrère le Professeur Claude

ROMIEU, heureusement désigné pour diriger et coordonner les efforts des jeunes collègues qui partagent avec lui de lourdes responsabilités, mais aussi la satisfaction de généreux bienfaits au service de l'Homme.

Je n'aurai garde d'oublier votre collaboration à des mises au point destinées à des ouvrages collectifs dont vous êtes un co-auteur compétent. En particulier votre connaissance des lymphocytes et de l'immunothérapie du cancer s'affirme dans une importante publication sous la direction du Professeur MATHÉ.

*

* *

Je vous remercie d'avoir évoqué devant nous la chère image de notre regretté confrère Paul PAGES. Quel maître et quel ami ! auquel je voudrais encore une fois, en ce jour, rendre hommage. Bien souvent, certes, il m'avait pris à témoin des idées qui lui étaient chères, du vitalisme barthésien jusqu'à la thèse de BÉCHAMP relative à l'universalité des « microzymas ». Depuis son accession à la maîtrise, plusieurs générations d'étudiants ont été nourris de sa doctrine, parfois hélas sans comprendre totalement le contour et le contenu de la pensée du Maître.

Personnellement, ce n'est pas sans émotion que je me souviens de notre dernière rencontre. C'était peu de jours avant qu'il nous soit enlevé. Nous sortions ensemble d'une séance de nos chers lundis et nous parcourions les quelques mètres qui séparent l'hôtel Sabatier d'Espeyran du Boulevard du Jeu-de-Paume. PAGES me prit par le bras et très affectueusement, comme avec une sorte de prémonition de son destin immédiat : « Vous m'avez souvent écouté et compris, me dit-il, je compte sur vous pour défendre la part de vérité que je crois avoir entrevue ». Comment n'utiliserai-je pas, le droit à la parole qui m'est donné ce soir, pour proclamer ce testament, que je voudrais honorer avec mes modestes moyens ?

Aussi bien, il ne s'agit pas d'identifier aux microzymas, quelques-uns des nombreux granules définis par la cytologie ultramicroscopique contemporaine ; ce faisant d'ailleurs, on risquerait d'être obligé de changer de nomenclature et d'interprétation d'une année à l'autre. Mais on aurait tort

de croire que Paul PAGES était l'artisan d'une synthèse verbale. Clinicien subtil de bonne école, anatomo-pathologiste de qualité, il s'informait de la physiopathologie de l'Homme « *totius substantiae* » à la recherche des plus menues indications pathogénétiques, chères aux meilleurs disciples d'HAHNEMANN. Homme de pensée, il apprenait à penser, à une époque hélas ! où une telle méthodologie n'est pas courante. Méditatif, il observait le courant de la vie, ce « fleuve étincelant » comme dirait MORGAN dont on ne perçoit que des gouttelettes au passage de l'instant, toujours encore hier, toujours déjà demain. Dès lors, dans ce tourbillon du devenir, il avait compris que le vivant, toujours vainqueur de l'entropie caractéristique du désordre et de la dégradation, ne saurait être aléatoire, l'anti-hasard supposant une finalité biologique dont l'apparence au niveau humain, peut, à un « epsilon » près, tenir lieu d'évidence. Le vivant est ainsi mouvant, insaisissable, créateur au prix d'interactions subtiles et d'inductions le plus souvent imprévisibles.

Ainsi, on ne le saisit pas : la vérité nous échappe sur un axe vertical ; tandis que poursuivant notre recherche éperdue sur une courbe asymptote à cet axe, nous n'en percevons que des quanta. Dès lors, pourquoi Paul PAGES n'aurait-il pas conforté sa méditation aux sources du vitalisme de BORDEU et de BARTHEZ et symbolisé la qualité miniaturisée de l'usine cytologique, dans les microzymas de BECHAMP ? D'autres ont invoqué l'élan vital avec BERGSON ou l'entéléchie avec DRIESCH, alors que d'éminents biologistes contemporains, Paul WINTREBERT, Pierre GRASSE, enseignent que c'est dans le vivant seul qu'il faut rechercher les mécanismes singuliers responsables de l'ontogénèse et de la phylogénèse.

Faudrait-il encore citer TEILHARD de CHARDIN, me disant en 1920 dans un couloir de la Sorbonne : « *Après tout, il y a une part de vérité dans ce qu'ont écrit au XVII^e siècle vos grands bonshommes de Montpellier* ».

Il serait facile de raccrocher vaille que vaille ces doctrines aux écrits d'HIPPOCRATE, dont la thèse a été adaptée au goût de chaque époque. Il en est d'elle comme de toutes les doctrines ; il faut pour la juger éviter le sectarisme, le verbalisme aux néologismes sans valeur, l'interprétation littérale, stricte, l'idolâtrie, voire la passion partisane.

Dès lors, il reste un grand souffle, une idée directrice qui a traversé les siècles, celle de la précellence du terrain, expliquant la maladie de l'homme « tout entier », matière et esprit, cela conditionnant des indications thérapeutiques à chaque instant adaptées à l'actualité morbide, à la diathèse de tel patient. De tout l'arbitraire du passé, de tous les jargons à la mode dans la succession des temps, cette vérité demeure et tout dans la pathologie générale contemporaine le confirme ; les pathogénies humorales, les corrélations fonctionnelles, les équilibres neuro-hormonaux et la facile rupture de ces équilibres, l'importance des systèmes végétatifs et du diencephale, les notions d'anaphylaxie, d'allergie, les conceptions psychosomatiques font état de cette « pâte » humaine totale que nous devons nous efforcer évidemment de mieux définir chaque jour. Je reste pour ma part convaincu que demain la biologie moléculaire, la cybernétique, les conclusions d'une virologie et d'une cancérologie causales encore balbutiantes ne terniront pas, mais serviront au contraire ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui, avec beaucoup plus d'affectivité traditionnelle que de conviction scientifique, la « médecine hippocratique ».

Aussi bien, le temps est venu d'œuvrer pour un meilleur devenir dans ce carrefour de compromis de la biologie et de la médecine contemporaine que pour ma part, je n'ai cessé d'enseigner ex cathédra et dont je disais à Paul PAGES qu'il en était le prophète : agression infectieuse et diathèse, gène en maraude et virus lié aboutissant peut-être dans beaucoup de cas à la carcinogénèse, retour légitime à la participation cellulaire en immunité, innéité et influence du milieu, autant de face à face ou d'intrications proposés à la sagacité des chercheurs d'aujourd'hui.

N'espère-t-on pas désormais profiter prochainement de la jeunesse renouvelée de la cellule cancéreuse, contemporaine de son anarchie, à condition de lui apprendre à vivre dans l'environnement de cellules normales ? Qui dit mieux ? Voilà qui réjouirait Paul PAGES et qui n'est pas fait pour vous déplaire.

Vous voyez, Monsieur, que je ne vous oublie pas et que je vous retrouve désormais que vous êtes des nôtres. Nous avons appartenu à une génération, il y a cinquante ans, qui décrivait des cadavres en fixant, colorant, photographiant, dessinant des structures dans lesquelles nous recherchions avec ténacité les stigmates de l'anarchie : mitoses pluripolaires, acentriques, amitoses,

promitoses, anomalies chromosomiques, avant que la culture des tissus d'une part, la cinématographie microscopique d'autre part, nous invitent avec la pratique des greffes expérimentales à penser davantage « vivant ». A cette habitude du vivant, vous nous faites participer non seulement dans l'étude des cellules coupables, mais encore dans celle des cellules salvatrices, et communément la qualité du « vivant » est invoquée : on parle de dépendance, de compétence et quasiment de tri, de choix. On a presque envie d'utiliser l'expression d'*âme cellulaire* que je n'emprunte certes pas à un spiritualiste, mais à Ernst HÆCKEL, matérialiste sectaire, apôtre du monisme total, qui prononçait ces mots il y a plus de cent ans. Et dire qu'au commencement de ce siècle, toute notion de finalité biologique était proscrite, au point qu'on aurait reproché au dictionnaire d'imprimer que la vue était l'organe de la vision !...

Combien m'intéressent vos lymphocytes, ces petits cadavres de ma jeunesse, dans leur intervention qualitative spécifique ! Voyez-vous, Monsieur, dans ce mystère du vivant que la cybernétique sans doute aidera à mieux comprendre, car la vie est information et induction, on constate tous les jours que si « la vie est innombrable » comme eût aimé l'écrire Madame de NOAILLES, elle est encore plus inqualifiable parce que, nous l'apprend MONTAIGNE, elle est une « branloire pérenne ». Ainsi nous revenons sans cesse à la croisée des chemins, au carrefour des compromis.

*
* *

Mais il me semble entendre le grand Florentin dans sa quête éternelle de l'au-delà, oui, il me semble entendre Dante nous dire : « *Ce jour-là, nous ne lirons pas plus avant* ».

A quoi bon ! Notre cénacle ne vous est pas inconnu ; depuis le jour de votre élection, vous avez fréquenté l'Académie et participé à ses débats en exposant de difficiles problèmes avec une facilité pédagogique qui a éveillé une sympathie parfois admirative de tous nos confrères. Vous les connaissez désormais : venus d'horizons différents, ils communient dans le culte permanent de la précellence de l'esprit et de l'esthétique. Ils souhaitent comme nous l'a conseillé peu de temps avant la fin de sa très longue vie, notre éminent Maître Robert DEBRÉ, être dignes de « l'Honneur de vivre ».

Hervé HARANT